L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 20 JANVIER 1895.

# EMILE ZOLA.

II

Monsieur l'Editeur,

Avant de continuer tant bien que mal cette étude, mal plutôt que bien, un mot, s'il vous plaît ?

Car si nous ne croyons pas qu'il faille admirer Zola au-delà d'un comparatif raisonnable et modéré, comme un véritable et souverain maître de la pensée et de la parole, à l'égal des grands auteurs qui honorent un peuple et glorifient un siècle ; si nous ne pouvons point, malgré notre désir, trouver dans le romancier célèbre et fécond le créateur puissant qui tache l'immortalité de son nom à une œuvre vraiment belle, à une œuvre que la postérité reconnaissante conserve comme un monument précieux de l'esprit humain, parce que cette œuvre a toute la grandeur d'une bonne action et toute la lumière d'une généreuse vérité. Si Zola, avec tous ses livres, tous ses romans, tous ses documents, tous ses volumes, toutes ses éditions, tous ses titres et tout son énorme bagage d'écrivain facile, intéressant et inépuisable, est bien inférieur à Balzac lui-même, son prédécesseur et son maître ; et si ses disciples et ses imitateurs en réalisme, en matérialisme et en naturalisme des admirateurs sans réserve parfois et des idolâtres presque convaincus, n'osent pourtant point, à l'heure des comparaisons et des rapprochements, quand on mesure les hommes aux hommes et les œuvres aux œuvres, mettre l'auteur de *Nana*, l'impure trop près de l'auteur de *Notre Dame de Paris*, le roman infect et nauséabond à côté du poème à la conception sublime et à l'exécution merveilleuse, le livre qui ne vivra que quelques jours, dans le mépris des choses qu'on cache, en parfaite avec ce qui vivra éternellement dans l'impérissable splendeur de la beauté et de la poésie, il ne faudrait cependant pas, disons-nous, confondre le romancier Zola avec les milliers de petits romanciers modernes qui foisonnent par nos singuliers temps de champignons littéraires, qui salissent nos croyances et nos mœurs, qui pervertissent nos sentiments et nos esprits, qui font de l'art sacré, autrefois splendide, une espèce de métier méprisable et misérable, et dont le moindre crimes dans des livres sans goût, sans style et sans grammaire, est de parler une langue sans lois, sans conscience et sans honneur. Zola, lui au moins, est une personnalité, une originalité, quelqu'un et quelque chose. C'est un écrivain de race. On le comprend quand il parle, et si ses peintures, grâce aux sujets qu'il préfère, ne sont pas toute édifiantes, elles sont toutes vivantes. A-t-il besoin de les signer, et demande-t-il un collaborateur ?

Non, on ne supprime point Zola d'un mot ou d'une injure. Il est plus haut que cela.

Si nous n'aimons peut-être pas Zola, et si, dans le sentiment complexe que nous éprouvons à son endroit, pour ses œuvres si rapidement écrites et non moins rapidement dévorées, il y a comme de la colère à côté d'un certain dégoût, une condamnation dont nous ne pouvons point nous défendre, même quand nous sommes sous le charme de l'écrivain et que la morale nous abandonne volontiers, c'est que nous ne nous faisons pas à l'idée qu'un semblable écrivain, si merveilleusement doué, que nous voudrions aimer, vers lequel nous nous sentons attiré, qui du reste est responsable de ce sentiment double et psychologique, qui possède incontestablement du souffle, de l'aile et de la puissance, du magnétisme, c'est-à-dire du génie et le principe d'une œuvre utile et grande, comprenne si étrangement l'art, le réduise aux proportions d'un matérialisme sans idéal et sans vertu, et lui enlève ainsi, dans l'abaissement d'une nature avilie ou plutôt d'un naturalisme avilissant et décourageant, la mission de perfectionnement, de progrès et de justice qui est et qui doit être sa mission on son sacerdoce parmi les hommes et dans la civilisation à laquelle nous voulons religieusement et philosophiquement croire. L'art vrai, l'art généreux et courageux, l'art des esprits supérieurs et qui prennent rang parmi les illustres et les élus, qu'ils soient peintres, sculpteurs, compositeurs et poètes, mais élevant tout le niveau intellectuel et moral des hommes dans la conception du beau et dans sa réalisation possible, est-il l'art qui doute, qui se nie ou se raille lui-même, qui se fait incrédule ou sceptique, qui méprise et apprend à mépriser, qui abaisse ce qu'il faut élever, qui nous humilie dans notre dignité et notre caractère, qui enlaidit comme à plaisir, qui dégrade avec satisfaction, qui décourage systématiquement, qui matérialise tout, qui prive le devoir de son sens et de son héroïsme, de sa conscience supérieure et divine, et qui, comme conclusion ou couronnement de système ou de théorie naturaliste, devant des laideurs bien établies, des difformités bien affirmées, des passions absolument mauvaises, fatales et éternelles dans la bête à tempérament irréductible et criminel, supprime pour l'humanité les trois vertus théologales qui sont sa foi dans le travail, son espérance dans la justice et son amour dans le bien et dans la vérité ? L'art, comme Zola le dit lui-même, n'est-il "qu'un coin de la nature vu à travers un tempérament", et si l'art n'était que cela, sans autre grandeur dans le sujet, avec un objet réduit aux mesures d'un œil individuel et d'un sens de médiocre portée, ne dégageant et n'affirmant aucune beauté éclatante et rayonnante, nécessaire au cœur et nécessaire à l'esprit, dans le rapport des choses, dans leur rapprochement, dans leur comparaison et leur contraste, dans leur disposition et dans leur arrangement, dans leurs lois d'harmonie qui sont les conditions de toute œuvre et de tout poème, l'art, alors, sans valeur de création, sans méthode de composition et sans conscience d'esthétique, indifférent à toute inspiration, méconnaissant toute aspiration, ignorant ou niant tout besoin d'infini et d'idéal, serait il autre chose, même avec le *tempérament* des forts, qu'une exposition vulgaire ou grossière de choses mal vues, mal senties, mal comprises, mal exprimées, maladroites, souvent fausses dans leurs rapports et dans leurs sentiments ? Certes, l'art ne doit jamais mentir à la nature, et vous ne faites rien de vrai en dehors de la nature, même un miracle ; mais la nature n'est pas encore tout ce que nous voyons, tout ce que nous sentons, tout ce que nous touchons et tout ce que nous comprenons assez imparfaitement dans la limite de nos sens et de notre entendement ou tempérament individuel. En tout cas, elle n'est point absolument ce qui est laid. Si l'homme traîne assez misérablement ses jattes et ses passions dans les chemins malpropres qui ne sont pas ceux du spiritualisme, et s'il s'y enfonce parfois jusqu'au cou, même par-dessus la tête, il n'en possède pas moins, de par sa nature elle-même, qui n'est pas toute fange et toute matière, les ailes de l'esprit et la divinité de la conscience. Que s'il ne peut pas, comme l'oiseau, voler librement entre ciel et terre, il peut toujours honnêtement marcher dans sa loi, dans son devoir et dans son œuvre. Le progrès est son dogme. Quant à ses passions, qui ne sont ignobles ou monstrueuses que par ignorance et par déviation, croyons bien qu'elles doivent être ses vertus, et si l'art les comprend dans leur nécessité et leur vérité, il en fera le magnifique poème du beau et du bien.

Zola voit-il ainsi ?

Nous n'osons pas le croire, et nous ne pouvons guère le croire, sauf erreur.

Outre que Zola n'est pas toujours vrai et dans le vrai, qu'il exagère ou force le plus souvent la note, qu'il cherche systématiquement l'exception ou la déviation qui plaît à son genre, qu'il ne sait pas ou ne veut pas, contrairement à l'art des grands peintres et des grands auteurs, se servir de l'opposition et du contraste, Zola ne peut certainement pas généraliser avec succès des exceptions qui ne seront jamais que des exceptions, des déformations ou des déviations. Sa nature humaine, malgré certains côtés saisissants et réels, malgré toute l'apparence d'un réalisme qui étonne à première vue, ne deviendra point la nature humaine, qui n'est pas aussi simple que cela, et les passions avec lesquelles il dramatise plus monstrueusement que profondément, ordinairement dans la fatalité de l'espèce, ne méritent même point ce nom. Sont-ce bien des passions, et le romancier est-il, à vrai dire, un auteur appartenant à la véritable famille des auteurs dramatiques ? Son zolaïsme où le sang manque, où la vertu fait défaut, où le mal ressemble au bien, où le vice ne se distingue guère de l'héroïsme, où la haute, constante et salutaire pensée du devoir ne se définit et ne lutte jamais courageusement, pour vaincre avec honneur ou pour protester tragiquement, ne sera-t-il pas toujours un peu faux, d'émotion sans profondeur, de sensibilité douteuse, de passions dramatiques qui sentiront plus communément mauvais qu'elles ne feront puissamment vibrer le cœur humain et palpiter les entrailles de l'homme.

Zola vous a-t-il jamais fait pleurer ?

Croit-il même utile de vous apitoyer sur les misères de l'homme, de l'enfant et de la femme ?

Est-ce que nous pouvons aimer un homme qui ne sait pas aimer, qui ne veut pas aimer, qui ne s'émeut pas, qui paraît sadre ou insensible, qui semble indifférent, au bien comme au mal, qui ne connaît point la haine et le mépris, qui n'en voit pas bien la différence et l'importance, qui se soucie peu de ce qui est et de ce qui doit être, et qui, riche du reste, quand il le faut pourtant et qu'il tient en main la plume de la pensée et du sacerdoce, craint d'affirmer, de s'indigner et de faire entendre la parole éclatante de la colère et de la justice au nom d'une conscience vengeresse et d'une morale outragée ?

En vérité, M. Zola n'est pas un socialiste bien gênant et très redoutable, et les révoltés comme lui doivent rarement mourir d'un excès de cœur et d'une indignation violente.

Au demeurant, M. Zola est-il, comme le fut autrefois Eugène Sue, le romancier du peuple, l'homme du peuple et l'homme qui plaît au peuple ?

Nous ne devons certainement pas séparer la bourgeoisie du peuple, et les classes, à notre heure de décomposition sociale et d'anarchie morale, pourraient bien expliquer, sinon justifier Zola, dans plus d'un de ses livres et de ses romans. Les romans de mœurs, après tout, ne sont qu'une étude sociale et qu'un tableau de ce qui est, sinon de ce qui ne devrait pas être. Aucun auteur réaliste ne crée cela, tout en pouvant peut-être le favoriser et le développer. Mais si nous disons que Zola, par ses goûts, par ses préférences, par ses études, comme aussi par ses lectures de choix et par ceux qui lui ont fait sa très grande célébrité, est plutôt le romancier de la bourgeoisie lettrée, incrédule et corrompue que le romancier du peuple, nous n'entendons aucunement manquer de respect à la bourgeoisie, qui est nécessairement conservatrice et bien élevée, c'est-à-dire honorable. Il y a plus d'un bourgeois à qui la vertu n'est pas inconnue, et qui est digne du prix Monthyon. Nous constatons donc purement et simplement un fait, sans en tirer une conséquence, agissant à la manière de Zola lui-même, lorsque nous constatons en passant que l'auteur de l'*Assommoir* peu aimé du peuple, peu sympathique au peuple, ne le connaissant guère du reste et le comprenant peu dans ce qu'il a de vivant, de croyant, de sincère, de courageux, de généreux, de vertueux et d'admirable aux grandes heures par le sentiment, le dévouement et la foi, n'est pas un romancier véritablement populaire.

Le peuple, ce parterre de Molière, aux instincts qui ne trompent pas, qui sait bien sentir et bien aimer, dont le cœur est moins vicié et meilleur que le nôtre, qui connaît bien ses amis et les siens, qui ne se reconnaît pas dans l'*Assommoir* et dans *Terre*, qui n'est, au milieu de ses misères et de ses épreuves dans la vie, malgré certaines apparences et de certaines exceptions, ni matérialiste ni naturaliste, mais croyant, désireux de justice et bon, ne s'enthousiasme aucunement pour Zola. Zola ne lui appartient pas, a cessé d'être de sa race et de sa famille, compte pour lui parmi les indifférents que la fortune a favorisés. Ne serait-point un opportuniste sur lequel passera bientôt la vague de la mort et de l'oubli ? Et que restera-t-il de Zola, à moins que sa *Proxie*, encore inconnue, faite entre un pape qui ferme sa porte et un roi d'Italie qui sourit, ne soit un monument de grandeur et de vérité où l'air, la lumière et la vie s'harmonieront dans l'éternelle beauté d'un poème qui ne passe point et qui ne meurt pas. Un tel poème, qui pourrait être chrétien, est-il possible à la fin du dix-neuvième siècle et au commencement du vingtième ? Il y a bien des ruines autour de nous, et les cœurs sont bien bas.

Mais, si Zola, ayant la puissance de la parole avec la force de la foi et le génie de l'espérance, eût, au lendemain du désastre de la France vaincue, à l'heure où l'on ne décourage point un grand peuple par un livre humiliant comme la *Débâcle*, relevé les fronts, relevé les cœurs et relevé les intelligences dans une morale supérieure, et s'il n'eût point, dans son chemin de romancier matérialiste, semé des livres, des romans, des œuvres, des caractères et des personnages qui n'honorisent pas la patrie que nous aimons, le peuple qui n'a point encore achevé son œuvre et sa mission dans le monde, la nation qui tient ses écrivains, ses auteurs et ses poètes d'autant plus responsables qu'ils sont mieux doués et plus puissants par les facultés de l'esprit et de la parole, comme Zola, aurait été grand, et comme nous l'aurions sincèrement aimé et admiré sans réserve !

Mais nous parlons sans doute comme un insensé.

Donc, assez, et même trop.

J. GENTIL.

**Le joli Hôtel d'Orléans en vente à l'encan.**

**Cet hôtel sera vendu par suite du départ de cette ville du propriétaire.**

L'Hôtel d'Orléans si anciennement connu, autrefois l'Hôtel des Etrangers, est situé rue de Chartres, entre les rues St-Louis et Toulouse. Il sera vendu à l'encan jeudi prochain, 24 janvier, à 12 5, à midi à la Bourse des Encanteurs, Nos 629 et 631 rue Commune (nouveaux numéros).

Cet Hôtel a été entièrement meublé de neuf et restauré ; il est maintenant loué à des locataires qui paient régulièrement un loyer de $1,680 00 par an. Les conditions sont avantageuses : un quart on plus sera payé comptant, le reste dans un deux ou trois ans, avec un intérêt de six pour cent par an seulement. Pour les plans, etc., s'adresser à MM. Curtis et Walmsley, rue Carondelet, No 9, (ancien numéro).

# NOTES MONDAINES

Mlle Julie Philippi, débutante de cette année, reçoit d'une manière tout à fait *informal* tous les jeudis soirs.

Mme Delos Mellen a donné, jeudi dernier, une réception des plus agréables en l'honneur de sa sœur, Mlle Anita Castellanos et des demoiselles Lallande, qui débutent cet hiver et sont en visite chez leur grand'mère Mme Céleste Rathbone. Mme Fernand May et Mlle Laure Castellanos, aidaient leur sœur, Mme Mellen, à recevoir leurs nombreux invités. Tout s'est parfaitement passé. En quittant le salon on entrait au "tea room" où la gracieuseté des jeunes filles servant les rafraîchissements retenait malgré elles celles qui venaient prendre une tasse de thé. Mme Mellen a renouvelé son invitation en donnant rendez-vous à jeudi prochain à toutes les personnes présentes.

Le Club du "Euchre" du bas de la ville se réunira, lundi prochain, et donnera une fête dans les salons de M. et de Mme Sidney Story, de l'Esplanade.

Une grande réception a été donnée le 16 au soir par M. et Mme Newton Buckner. Pendant un moment il était presqu'impossible de danser, tant la foule était grande ; les deux sociétés y étaient bien représentées. M. et Mme Buckner occupent une élégante résidence au coin des rues Troisième et Coliseé. Parmi les jeunes filles qui s'y trouvaient, citons : Mlles Alice et Nellie Buckner, Zella Logan, Lizzie Henderson, Eva Lyons, J. et E. La lande, Jeanne Roman, Fannie Eshleman, Charlee Elliott, Carrie Spellman, Gussie Gleeny, Anna Minor, Nellie Eustis, Mary Matthews, Josie Craig, Evelyne Krumbhaar, Sallie Hewes, Joséphine Maginnis, Annie Stone, Mattie Tutt, ainsi que MM. Walton Gleeny, W. Maginnis, Palfrey, Bell, Norton, D. Avery, Ed Keep, Pringle, Pulg, Ned Violett, Gén. Hazard, Eskridge, Stoffard, Dickson Hanney, C. Coyle, J. et T. Semmes, C. Stone, L. Story, F. Craig, Hayward, A. Pattison, Gus Given, Willie Stauffer et George Lyons.

Mme Plaissetty est arrivée récemment de New-York. Elle est en visite chez ses parents, M. et Mme Alexis Bonneaze où elle restera probablement jusqu'à la fin de l'hiver.

Mme James Koch passera quelques semaines en ville. Elle est chez sa mère, Mme Jules Aldigé.

Les invitations sont lancées pour une grande réception que doivent donner M. et Mme Chas. F. Buck, le 23 janvier.

La classe de littérature française à laquelle préside Mlle Marie Reynès (une de nos créoles distinguées) s'est réunie lundi à 2 heures, chez Mme Cassius Meyer. L'auteur choisi pour l'occasion était Pierre Loti. La lecture, pleine d'intérêt d'un bout à l'autre, a vivement intéressé tous les membres de la classe, qui se compose d'un élément des plus aristocratiques. Mme Maurice Brierre a chanté ainsi que Mesdemoiselles Camille Gibert et Alva Blaffer ; Mlle Clara Beugnot a joué avec le talent qu'on lui connaît.

Les invitations sont lancées pour un "5 O'clock Tea" que doivent donner Mlles Elise et Nan White, le 29, chez leur sœur, Mme Ringgold Brousseau.

Mme John G. Woods donne un "4 O'clock Tea" lundi, le 21, en l'honneur de Mme W. C. C. Claiborne qui vient d'arriver en ville et qui est en visite chez elle. Mme Claiborne passera quelque temps avec sa belle-sœur, Mme Paul Robelot, et avec Mme Reuben Bush, avant de retourner chez elle.

Mlle Sue White a l'intention de donner sous peu une grande fête de charité. Les jeunes filles du monde y participeront en nombre, ce qui rendra la fête doublement attrayante. Le "meeting" d'organisation a eu lieu chez elle vendredi dernier à 3 heures.

M. et Mme George Eastwick ont donné un dîner d'environ vingt couverts mercredi dernier.

La réception donnée le 16 par M. et Mme Victor Meyer en l'honneur de leur fille Mlle Hilda a été un véritable succès. Leur élégante maison présentait un spectacle charmant sous l'effet des lumières, des fleurs et des cristaux. M. et Mme Victor Meyer avaient à leurs côtés M. et Mme Cassius Meyer, M. et Mme Sidney White, M. et Mme Lewis, et M. et Mme Dan. Edwards.

Les demoiselles Pinckard ont donné, lundi dernier, un fort joli "Tea" où tout le monde, véritablement, semblait s'être donné rendez-vous à la même heure. Les demoiselles Pinckard n'habitent la Nouvelle-Orléans que depuis quelques années.

Le thé de Mlle Lottie Lacey et des demoiselles Favre aura lieu mardi prochain le 22, au lieu du 10 comme elles l'avaient premièrement annoncé. Le thé a dû être remis à cause de maladie dans la famille.

Les invitations ont été reçues pour une grande réception du jour que doivent donner Mme E. G Ranlett et Mlle Annie Stone, le 25 janvier, de 4 à 6 heures. Ces dames habitent au No 1530 de l'avenue Jackson.

Les demoiselles Mamie et Zélia Logan donnaient le 15, un Thé qui certainement aurait compté parmi les plus agréables si le temps avait été clément. Malgré la pluie nombre d'amies s'y étaient réunies.

La fraternité du A. T. O. donnait une grande réception, le 14, dans les salons de M. et de Mme Cartwright Eustis qui n'avaient rien négligé pour rendre l'occasion à la fois brillante et charmante. La fraternité A. T. O., très populaire à la Nouvelle-Orléans, y était parfaitement représentée. Tous les membres honoraires (jeunes filles) s'y trouvaient. Parmi elles notons : Mlles Jeanne et Madge Roman, Sue Müller, Adèle Burthe, Lucie Macmurdo, Edith Watkins, Eva Lyons. Ode te Ellis, Edith Labouisse, Edna Helwige, Lallande, Bertha Krumhaar, Hattie Fuqua, Joséphine Maginnis, Pet. Cummings, Sallie Hewes, Sadie Courtnay, Evelyn Gasquet, Vina Boarman, A. Baldwin, Céline et Louise Chalaron et beaucoup d'autres.

Mlle Rosa Cottam donne une soirée dansante le 28 janvier.

M. et Mme Cassius Meyer doivent donner un grand "progressive euchre" le 23 au soir, pour messieurs et dames. Une idée tout à fait nouvelle sera celle d'avoir 50 "tea girls" en rose, pour circuler autour des tables.

M. et Mme Branch K. Miller ont célébré l'anniversaire de leur mariage en donnant un grand dîner de quinze à vingt couverts.

Les jeunes gens de Tulane ont donné leur premier grand "german" mardi dernier à leur salle, sur "University Place."

C'était donné spécialement pour les jeunes filles du Newcombe et les débutantes de la saison. Les chaperonnes étaient une dizaine de dames les mieux connues ici. Tout le monde s'est amusé on ne peut plus, mais parmi les jeunes filles les plus acharnées à cette fête charmante, nous devons mentionner Mlles Essie Finley, Edwa Helwige, Ethelyn Lallande et Rosa Cottam.

Le club Quarante s'est réuni hier, à 2 heures, chez Mme H. D. Forsythe enceignure Quatrième et Coliseé.

Les invitations sont lancées pour le grand bal que doit donner la société mystique des "Elves of Oberon," le 18 février au Grand Opéra House. L'événement est attendu avec impatience.

Mlle Edith Loeber recevra chez elle le 29 le club du Butterfly, dont elle est un des membres les plus populaires.

Mlle Lucie Poussargues a reçu quelques amis à dîner dimanche dernier.

M. Cary Burthe est arrivé de la Virginie. Il est en visite chez sa mère, Mme George Burthe sa tante Mme William Müller.

## Le Colonel Léon Queyrouze.

Un des survivants de cette héroïque phalange qui, pendant quatre ans, résista à la toute puissance du Nord, le colonel Léon Queyrouze vient de disparaître. Né en France, il vint s'établir en Louisiane et y épousa l'une des Créoles les plus distinguées par les dons du cœur et de l'intelligence. Il se dévoua à sa patrie d'adoption au point de risquer sa vie, de donner son sang pour elle.

Quand éclata la lutte gigantesque entre le Nord et le Sud, il commandait le bataillon des Gardes d'Orléans dans lequel s'était enrôlée presque toute l'élite des Créoles. En 1862, le vainqueur de Manassas, le général Beauregard, commandant l'armée du Tennessee sous les ordres du général-en-chef Johnston, avait fait aux Louisianais un suprême appel. Il s'agissait de faire face aux colonnes envahissantes des Fédéraux, de reposser les masses recrutées parmi les nations étrangères.

Le bataillon répondit avec enthousiasme à cet appel. Par son courage et ses qualités militaires, par sa bienveillance et sa sollicitude pour eux, le major Queyrouze s'attira l'estime et l'affection de ses soldats. Il était à leur tête à cette terrible bataille de Shiloh gagnée le premier jour, perdue le second, et où la Louisiane paya avec tant de prodigalité l'impôt du sang.

Blessé à cette bataille, il souffrit toujours de cette blessure, qui jamais ne fut entièrement cicatrisée et eut une influence désastreuse sur sa santé.

Rentré dans la vie civile, le colonel se consacra tout entier à sa femme, puis ensuite à ses enfants si remarquables qu'il lui donna. Dans les affaires, son intégrité était proverbiale. Comme les siens, il obligea parfois des gens qui payèrent d'ingratitude les bienfaits reçus. Toutes ses soirées se passaient dans la douce intimité de la famille, mais sans du au travail, dès sept heures du matin il partait pour son magasin quelque temps qu'il fît. C'est ainsi qu'il a pris il y a huit jours le refroidissement qui devait le conduire au tombeau malgré les soins attentifs de sa femme, de ses enfants et de l'habile Docteur Tonâtre.

Bien des années se sont écoulées depuis l'époque où le Colonel Queyrouze combattit pour sa patrie adoptive ; époque qui vit succéder à l'ivresse de nos premiers triomphes, ces jours de désastres et de deuil qui devaient, pendant vingt ans, faire du Sud la Pologne de l'Amérique ; mais dans les cœurs fidèles vivent la religion du Passé, le culte du souvenir ; aussi les vaillants et nobles vétérans de la Cause Perdue ont-ils voulu former une garde d'honneur à leur colonel, et viendront-ils à l'accompagner aujourd'hui à sa dernière demeure.

Le colonel Queyrouze était le père de l'écrivain distingué qui signe ses œuvres du nom de Constant Beauvais. Mademoiselle Queyrouze n'est pas seulement un magnifique talent reconnu, admiré, félicité par une Académie de France ; c'est encore une fille dévouée, une femme généreuse, pleine de cœur, aux manières simples, naturelles, d'un charme exquis. Cela n'est ignoré que de ceux qui ne la connaissent pas ou veulent la méconnaître.

A cette famille si affligée, si digne de tous les respects, les plus sincères compliments de condoléance.

GUY DE MORANT.

## La Représentation de l'Union Française.

C'est, on s'en souvient, mercredi qu'aura lieu à notre Théâtre cette soirée de gala. Au contrôle, qui est ouvert chez Werlein, on nous dit que l'on se dispute les bonnes places. Nous n'en sommes point surpris.

Le programme est riche, varié, coquet, tout-à-fait arrangé pour les gens de goût. Les organisateurs connaissent leur public, et pour lui plaire, ils se sont mis en frais d'imagination. Aussi le public, espérons-le, ne leur fera pas défaut. Souvent, il remplit le Théâtre de l'Opéra pour un spectacle assurément moins intéressant que celui-là.

Ici, d'ailleurs, la question d'art, qui tient une place importante, pourrait n'occuper qu'un rang secondaire. Pour ce genre de représentation, l'attrait du spectacle n'est d'ordinaire qu'un prétexte.

On y va pour faire une bonne action. On y va parce qu'on veut donner à la Société bénéficiaire une contribution. On y va parce qu'on veut s'associer à une œuvre de charité, et que l'on veut pouvoir dire : "Et moi aussi j'en étais ; et moi aussi j'ai participé à cette fête de bienfaisance !"

Alors, on sent dans son for intérieur l'austère et saint plaisir du devoir accompli.... un vrai bonheur !

Nous parlons ici, bien entendu, des esprits philanthropes, des cœurs généreux, si nombreux à la Nouvelle-Orléans, comme dans tout le reste de la Louisiane.

Mais nous comptons surtout sur notre population créole.... Les Français comprennent trop bien ce qu'ils ont à faire en cette occasion pour avoir besoin d'être sollicités. Ils n'oublieront pas qu'il s'agit de soulager des infortunes françaises.

Nos dames créoles du second et du troisième districts savent par expérience avec quelle libéralité cordiale elles accueille l'Union Française lorsqu'elles ont besoin de sa salle ; elles savent que cette Société, par une quasi-gradnité de location, contribue au résultat financier de leurs foires, qu'elle s'associe ainsi à leurs efforts et concourt à leurs succès... Ne peut-elle attendre, dans cette circonstance, un juste retour de ses obligés ? Resteront-ils sourds à son appel ?

Mais l'ingratitude n'est pas le défaut de nos compatriotes ; nous sommes sûrs de les voir en grande foule à cette représentation.

Ce sera la revanche des générosités de l'Union Française.

L'œuvre de cette vieille et bonne Société est mal connue d'une partie de nos lecteurs. Ce n'est point une association mutuelle ne veillant qu'au bien-être de ses membres. Non ! l'Union, au contraire, ne donne aux siens rien.... si ce n'est *la noble satisfaction* de secourir de plus pauvres qu'eux.

C'est aux tout-à-fait indigents qu'elle songe ; c'est aux misères, aux infirmités, aux délaissements, aux dénûments complets qu'elle consacre ses ressources. Elle opère dans les bas-fonds de la colonie française, où nulle société mutuelle ne peut recruter des membres ; et là, prenant par la main dans leur ombre les éclopés de la vie, elle les ramène à la lumière et leur rend l'espoir, jouant un rôle de Providence.

Sa clientèle se compose de vieillards, d'invalides, de veuves, d'orphelins qui viennent, deux fois par mois, recevoir leur subside au bureau de la Société.

Tout ce monde de déshérités représente, croyons-nous, une centaine de familles.

Ce ne sont point des mendiants tendant la main dans la rue : ils mourraient plutôt de honte. La plupart ont connu des jours meilleurs ; ils ont vu sourire l'avenir. Les revers sont venus, et ces malheureux souffrent en silence, gardant la dignité dans le sein de la misère. Bien souvent, c'est le hasard qui les fait découvrir.

Mais là ne se borne pas la mission de l'Union Française. Son action bienfaisante s'étend aussi aux émigrants nouveaux venus sans moyens, qu'elle met à l'abri de la faim, et auxquels, par son bureau de placement, elle procure du travail.... Combien lui doivent leurs premières occupations !

Rappelons enfin que la Société, si patriotiquement française, a voulu contribuer à retenir en Louisiane l'usage du français. Dans ce but, il y a huit ans, elle a établi une école de filles où les plus pauvres font leur éducation dans la langue de leurs mères, sans négliger l'anglais. Ajoutons que les élèves, nées sur ce sol, sont toutes Louisianaises.

C'est pour aider au mouvement de toute cette entreprise aussi méritante que difficile, que la représentation est donnée. Nous la signalons aux sympathies du public, et non en vain, croyons-nous.

Voici le programme,—un des plus attrayants qu'on pouvait composer :

*Si j'étais Roi*, opéra comique en trois actes ; *Le Portrait de Manon*, opéra comique en un acte, joué pour la première fois à la Nouvelle-Orléans.

GRAND INTERMÈDE : M. Anasty, *Grand air* ; M. Soum, *Le Poulou*, pastorale en patois provençal ; M. Chavaroche, *Le Cor* ; M. Guillier, *Les Enfants de Masenet* ; Mme Laville, *Mélodie* nouvelle ; Mme Dargissonne, *Les Petits Pioupious*, chant patriotique d'un grand effet ; Mlle Mouravieff, *Les Cloches de Lakmé* ; Mlle St Laurent, *Le Bébé Cassé*.

Dans ce programme, il y a plusieurs nouveautés charmantes inconnues ici. Tous les principaux artistes de la troupe de M. Durieu paraîtront au cours de la représentation.

Ne pas oublier que le contrôle est déjà ouvert chez M. Werlein, 135, rue du Canal.

# FAITS DIVERS.

**Température du 19 janvier 1895.**
**Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens.**
**No 142 rue du Canal.**
**Entre Carondelet et Baronne.**

| | Fahrenheit | Centigrade |
|---|---|---|
| 7 heures du matin.... | 54 | 11 |
| Midi..... | 70 | 19 |
| 3 P. M..... | 70 | 19 |
| 6 P. M..... | 70 | 19 |

## SPORT.

### Creedon - Berman — Dixon-Griffo. - Les Courses.

La bataille entre Creedon et Berman, qui a eu lieu à Galveston hier, n'a duré que deux *rounds*. Dès le commencement le premier, un Australien, a eu l'avantage sur son adversaire.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le pauvre Berman mordait la poussière et ne pouvait se relever dans le temps réglementaire. Creedon compte une victoire de plus à son actif et empoche la jolie somme de $2000.

Les deux célèbres *Feather-Weights*, Albert Griffo, plus connu sous le nom de Young Griffo, et Dixon se sont meurtris la nuit dernière dans l'arène du "Sesaire Athletic Club" de Coney Island. Une grande rivalité existe entre les deux boxeurs depuis leur rencontre à Boston, en juin dernier, bataille qui, d'ailleurs, n'a pas donné de résultat.

Il en a été de même hier soir et les deux pugilistes devront recommencer plus tard s'ils veulent décider qui des deux est le champion. C'est ce qui arrivera probablement.

Résultat des courses :

1re course—Martha Griffin 4|1 (Cassin) 1er ; Black Ball 4|1 (A. Clayton) 2e ; Coria 7|5 (Leigh) 3e.

2e course—Le Grande 4|1 (J. Hill) 1er ; Henry Owsley 8|1 (Harold) 2e ; Bonnie B. 20|1 (Coleman) 3e.

3e course—Oak View 4|1 (J. Hill) 1er : Gee Whiz 5,2 (Cassin) 2e ; His Honor 3|1 (A. Clayton) 3e.

4e course—Necedah 6|1 (H. Williams) 1er ; Festival 5|1 (Penn) 2e ; Jardine 5|1 (Turner) 3e.

5e course—Denver 3|1 (J. Hill) 1er ; Ludlow 5|1 (Penn) 2e ; Lucasta 6|1 (A. Barrett) 3e.

## Brûlé.

Vers six heures hier après-midi, des enfants jouant à l'angle des rues Magnolia et Melpomène, ont accidentellement brûlé au corps et à la tête un de leurs camarades nommé Edw. Doulon, en lui jetant un sac allumé et imprégné d'huile de lampe.

Doulon, après avoir reçu les soins des étudiants de l'hôpital, a été transporté chez lui, coin Magnolia et Thalie.

## Vol.

Un vol considérable a été commis hier matin, au pied de la rue Donaue. Un individu dont le signalement a été donné à la police, est arrivé conduisant un wagon et a fait main basse sur cinq barils de sucre qui se trouvaient sur la levée à l'endroit que nous indiquons. Les détectives Dale et Pecora n'ont pu découvrir sa retraite.

Le sucre marqué, "Pop'ar Grove, lot 222," appartient à M. Douglas.

## Tentative de suicide.

A trois heures hier après-midi, Rila Lucien, une jeune femme de couleur, résidant rue Conti, au No 1.716, a attenté à ses jours en absorbant une forte dose de morphine. L'ambulance a été mandée en toute hâte et les étudiants ont réussi à combattre les effets de poison.

## NOUVELLES A LA MAIN.

A quatre heures, hier après-midi, Claude Churchill, un employé de la manufacture de M. John Fausse, a eu la main gauche écrasée par une des machines. Les étudiants de l'hôpital lui ont donné les premiers soins.

Chas Cole, l'homme de couleur dont il est question plus haut, est mort à deux heures de l'après-midi, à l'hôpital, des suites de ses blessures.

**MM. J. Walker Coleman et W. C. H. Robinson.**—C'est une grande chose, savez-vous, qu'une entreprise comme celle de MM. J. Walker Coleman et W. C. H. Robinson, qui s'occupent exclusivement d'achats et de ventes de propriétés. Leur but, louable, entre tous, est d'attirer ici le capital et tous ceux qui sont possédés du démon de l'esprit d'entreprise.

Ils réussiront parce qu'ils sont actifs et qu'ils ont une idée juste. Que nous manque-t-il ici ? rien que le travail bien dirigé dont s'occupent ces deux messieurs.

On peut s'entendre avec eux en s'adressant aux numéros 1, 2, 3 de la rue Carondelet. Ils y font d'affaires que pour la campagne.

**A. M. Hill.**—Nous publions plus loin une annonce par laquelle le public verra que M. A. M. Hill vend à des prix d'une rare modicité tout le fonds de son grand magasin, rue St Charles, coin allée Commerciale. Une excellente occasion s'offre à aux familles de faire des achats avantageux.

# DEPECHES

## Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE.

## Nouvelles Européennes.

**Les Italiens en Afrique.**

Presse Associée du Sud.

Rome, 19 janvier—Le général Baratieri télégraphie au ministère qu'une correspondance nombreuse et importante a été trouvée dans la tente du chef Abyssinien Mangasia.

**Le ministère Hongrois.**

Presse Associée du Sud.

Buda Pesth, 19 janvier—A la Chambre des Députés, le premier ministre Banffy a déclaré de nouveau que le ministère suivra la voie tracée par le Cabinet Wekerle. Les ministres combattront toute attaque contre l'unité hongroise ; mais en même temps ils respecteront les droits des *Non-Magyars*. Le président du Conseil regarde les lois de 1867 comme une garantie de la puissance de l'Autriche-Hongrie.

**Bombardement.**

Presse Associée du Sud.

Londres, 19 janvier—Une dépêche de Shang Haï, publiée par le "Pall Mall Gazette" dit qu'on savire japonais a tiré sur la ville de Teng Chow Foo. Aucun dommage n'a été causé.

**Une nouvelle victoire des Japonais.**

Presse Associée du Sud.

Londres, 19 janvier.—Le *Central News* reçoit une dépêche de Hai Cheng qui contient le rapport suivant du général japonais Katsura : Nous étions prévenus que l'ennemi s'avançait de Liao Yang ; un corps de troupes comptant 12,000 hommes, avec cent drapeaux, s'est approché dans la matinée du 17 à deux kilomètres de nos lignes de défense.

Nous n'avons pas bougé, espérant qu'ils s'approcheraient encore. A deux heures nous avons commencé le feu avec quatre bataillons d'infanterie et une batterie d'artillerie de douze canons. A trois heures, nous avons chargé et mis en déroute l'aile droite de l'ennemi ; nous sommes emparés de cinq canons.

L'armée ennemie s'est retirée. Une partie s'est dirigée sur New Chang et l'autre vers le Nord ; nous les avons poursuivis jusqu'à la nuit. Nos pertes s'élèvent à quarante-et-un tués et blessés. Nous procédons maintenant à l'examen des pertes de l'ennemi. Le général Nodeu est arrivé à Hai Cheng.

**M. Bourgeois.**

Presse Associée du Sud.

Paris, 19 janvier—M. Bourgeois a définitivement accepté de former un ministère. La liste des membres sera publiée demain. Il est compris que le programme comprend une amnistie pour les condamnés politiques.

**Les intentions de M. Gladstone.**

Presse Associée du Sud.

Londres, 19 janvier.—M. Gladstone a récemment écrit des lettres à plusieurs de ses anciens collègues et partisans, pour les informer qu'il a l'intention de retourner à la Chambre des Communes